

Le général Moreau, en faisant sa découverte, fut chargé par la cavalerie russe...la cavalerie russe est montée sur des petits chevaux. Ils ont un fouet à la main où, au bout des rênes, un petit sabre très court, deux petits pistolets de poche et une lance qui a bien douze pieds de long ; plusieurs portent de la barbe au menton comme des capucins...[le 23 floréal an VII] on fit avancer notre régiment, qui chargea aussitôt sur cette cavalerie et la mit en déroute, sans avoir peur de leur grande lance qui a bien douze pieds de long, et les aurait tous fait prisonniers de guerre ou taillés en pièces, car ils ne voulaient pas se rendre, si ce n'est un corps de leur infanterie, qui était embusqué derrière un ravin et caché dans un blé, qui nous fit un feu continu et qui nous obligea à nous retirer, notre infanterie et notre artillerie arrivèrent et le combat s'engagea très fort. Ce fut dans cette charge dont je viens de parler où j'en sabrai plusieurs et entre autre un fantassin cosaque sur lequel je chargeai en lui criant de se rendre, ce qu'il ne voulut pas faire. Il me laissa approcher à quatre pas de lui, me tira son coup de fusil ; m'ayant manqué, il chercha à se défendre avec sa baïonnette mais je parai le coup et lui fit tomber sa baïonnette par terre d'un coup de sabre, ce qui l'obligea à tourner son fusil en prenant par le petit bout pour se servir de la crosse, duquel il me décrocha un coup le long du ventre de mon cheval et manque de me casser la jambe droite ; mais je lui fis bientôt connaître la valeur d'un chasseur français.

La division continua de se battre, pendant lequel nous exécutâmes plusieurs charges, sans pouvoir pénétrer dans leur rang. C'est ici où le sang coulait. La 2^e division de l'armée étant arrivée sur le soir, le général Moreau donna ordre à toute notre division de passer un ruisseau qui se trouvait devant nous, ce qui se fit aussitôt.

Le peloton duquel je faisais parti se trouvait en observation à la gauche et commandé par un des plus braves officiers de l'armée, et aussitôt que nous fûmes passés le ravin, il nous fit charger sur l'ennemi. Toute la division suivit notre exemple et nous poursuivîmes l'ennemi de cette sorte une demie lieue, mais se trouvant sur une position avantageuse pour eux, ils nous firent face de l'autre côté d'un ravin et tirèrent deux coups de canon à mitraille sur notre peloton qui se trouvait trop avancé, mais ils furent tirés trop haut. Ce fut dans cette position où je vis le général Souvaroff au milieu de son armée, à peut être trois cents pas de moi. Nous continuâmes notre route, en prenant un peu à gauche. Une pièce d'artillerie suivit notre troupe et nous arrivâmes à portée de canon de leur pont sur le Pô et, au deuxième coup de canon, leur pont fut coupé. Le reste de l'armée les ayant forcés à abandonner le champ de bataille, ils passèrent le Pô à la nage, où il en eut environ 4 000 de noyés. Ainsi finit la bataille et la fameuse journée du 23 floréal an VII, où les Russes connurent la valeur des Français.

[Après la défaite de Novi, le 15 août 1799 et la mort de Joubert]...il fallut, pour le coup, abandonner l'Italie et se retirer sur les montagnes. Alors la cavalerie devenait inutile et notre régiment qui était resté très faible, car sur 850 hommes que nous avions entré en campagne, il y en avait encore 200, fut désigné pour rentrer en France. Nous quittâmes donc l'armée à Gênes...

[En France] on a habillé le régiment et ensuite j'ai parti en détachement pour Marseille. Quand le régiment fut habillé, équipé et remonté d'hommes et de chevaux, on choisit deux escadrons parmi les hommes les plus aguerris et les plus exercés ; mon capitaine me fit l'honneur de m'admettre de ce détachement.

1^{ère} campagne de l'an VIII

De retour en Italie, il fallut remonter le col de Tente où l'infanterie prit position où est la pièce de canon. La cavalerie, étant inutile sur la montagne, se retira à Tente et à Breglia pour y passer l'hiver. C'est là où la faim, la soif et le froid nous tourmentaient tour à tour. C'est ici le carême civique. Aujourd'hui, on nous donne deux onces de pain, demain deux onces d'haricots, après-demain rien du tout.

Pour comble de misère, les barbets assassinaient sur toutes les routes et chaque fois qu'on sortait, il fallait se battre avec ces brigands. Les barbets sont les habitants du pays, mal intentionnés, qui courent de montagnes en montagnes, pillent et assassinent tout ce qu'ils rencontrent. C'est ainsi que je passai l'hiver jusqu'au mois de pluviôse.

2^e campagne de l'an VIII

L'avant-poste fut mis sur le bord de la mer, à un quart de lieue du Var. Je fus de ce poste et le lendemain, les barbets étant venus au travers des broussailles sans être aperçus, ils nous forcèrent à quitter le poste et mangèrent notre soupe. C'était le 21 floréal ; le 23, l'ennemi arriva et voulut nous repousser de l'autre côté du Var. Après quelques heures de combat, notre régiment chargea sur la cavalerie ennemie, de laquelle nous primes 30 chevaux et 300 hommes prisonniers de guerre, après quoi l'ennemi se retira et ne reparut que le 25 où on se tirailla toute la journée. Le 25 floréal, on se tirailla toute la journée. Ce fut cette journée que mon premier cheval fut tué. On fut assez tranquille jusqu'au 2 prairial ; il fallait cependant toujours entretenir l'avant-poste sur le bord de la mer. Je fus de garde à ce poste pendant la nuit du 21 au 22 de ce mois, nuit à laquelle l'ennemi méditait de nous attaquer le lendemain. A une heure du matin, les Autrichiens dirent une reconnaissance sur toute la ligne, pour savoir où étaient nos grands-gardes ; ils vinrent donc nous attaquer à notre poste et il fallut se retirer, suivant les ordres qu'on avait. Mais m'étant aperçu que l'ennemi allait prendre position derrière une petite chapelle, d'où il pouvait nous faire beaucoup de mal, je dis à Joanne de me suivre. Il le fit et nous reprîmes la position de la petite chapelle, malgré l'ennemi. A la pointe du jour, trois frégates anglaises, qui croisaient sur la mer Méditerranée, s'approchèrent de la route et commencèrent à se faire entendre ; plus de cent coups de canon étaient tirés dans une minute. Les Autrichiens attaquèrent aussi dans le même moment et nous forcèrent à repasser le Var et, comme leurs pièces d'artillerie tiraient sur le pont, il nous fallut le passer à la nage. En passant le Var à la nage, un hussard du 10^e régiment fut culbuté, lui et son cheval, et abandonné de ses camarades. Je me jetai aussitôt à son secours, l'eau jusqu'à l'estomac, et je lui sauvai la vie. La journée fut chaude. On ne peut s'imaginer combien de coups de canon qu'il y eut de tiré, tant de la part des Anglais, des Autrichiens et des Français. C'était comme un roulement et cependant les Autrichiens ne purent parvenir à prendre la redoute de la tête de pont, quoiqu'ils fussent 30 000 contre 10 [000]. On se battit de cette sorte pendant trois jours. Ce fut pendant ce temps que le Premier Consul Bonaparte leva son camp de Dijon et passa les monts Saint-Bernard et pris l'ennemi par derrière, ce qui obligea ceux qui étaient au Var à se retirer, le 10 de prairial, et l'armée française les poursuivit.

Le général Masséna commandait l'armée et était bloqué dans Gênes où il capitula quelques jours avant la bataille de Marengo. Nous étions sous les ordres du lieutenant-général Suchet : notre régiment formait l'avant-garde et tous les jours nous avions quelque démêlé avec l'arrière-garde de l'ennemi. De l'autre côté d'Escarenne, ils montèrent sur une montagne, d'où ils nous jetaient des grosses pierres ; à Sospelle ils voulurent tenir un peu, mais le général Rochambets fit passer de l'infanterie dans une colline et les fit prendre par derrière. On en fit un grand nombre de prisonniers et les autres furent obligés d'abandonner leur artillerie ; On les poursuivit et en fait nombre de 10 000 prisonniers de pris. Au lieu de prendre la route du col de Tente, notre régiment fut désigné pour passer sur le col Ardent, où il n'y avait jamais passé de cavalerie

C'est la même ligne du Mont Cenis et du col de Tente, Martin sur Liglio et partit de Saint-Martin le 15 pour revenir à bien plus difficile, car ce n'est qu'un sentier rempli de pierres. Carmona où la division s'assembla pour commencer la campagne, où quantité de chevaux ont péri.

De la Piave, 8, à Oregio, 7 à Carcare², en passant par les monts Saint-Jacques, que je ne représenterai pas ici. C'est à peu près la même chose que celle de l'autre part, sur les Alpes Maritimes ; de là nous fûmes à Aquii, le 23 prairial, deux jours avant la bataille de Marengo. Cu fut donc à Aquii que l'ennemi nous attendait de pied ferme. Le 10^e régiment d'hussards, par son numéro et par son arme, marchait devant nous ; nous l'avions pas d'infanterie, ni l'ennemi non plus. Le 10^e régiment d'hussards chargea sur l'ennemi, mais les dragons impériaux se défendirent de telle manière qu'ils sabrèrent les hussards et en prirent 40 ou 50 prisonniers de guerre et leur chef d'escadron. On fit charger notre régiment et aussitôt le tranchant de nos sabres décida du sort. Nous les avons poursuivis de cette manière une lieue et demie ; plus de 50 dragons autrichiens furent sabrés et bien 60 chevaux furent en notre pouvoir. Les hussards furent délivrés ainsi que leur chef d'escadron.

Ce fut dans cette bataille que mon cheval reçut un coup de balle dans le poitrail et tomba mort³.

Nous restâmes à Aquii pendant quelques jours pour garder la vallée de la Bormida⁴ et ce fut pendant ce temps que Bonaparte livra la fameuse bataille de Marengo, si célèbre dans toute l'Europe, le 25 prairial an VIII.

Ce fut le lendemain de cette bataille qu'on fit une cession d'armes, par laquelle toutes les villes d'Italie nous furent rendues jusqu'à Leglio. Notre lieutenance, c'est-à-dire la lieutenance du général Suchet, fut désignée pour aller à Gênes, où était l'ennemi, et le conduire jusqu'à Mantoue. D'Acquii 10 lieues à Gavi, 8 à Gênes, où nous avons arrivé le 5 et partis le 10 messidor, en passant par Gabi, Novi 3 lieues à Tortogno, 4 à 9 à Castel Joinne, 4 à Plaisance, 8 à Bourg Saint-Denis, 5 à Parme, 4 à Bersello, 2 à Gusstal, 7 à Sainte Benedette le 20 messidor, et partis le 8 thermidor par Gaustal, passé le Pô, 7 à Bozole, 5 à Stiane, 2 à Pralbonino, 2 à Pontivico le 13 thermidor an 8 où nous avons pris cantonnement dans les villages aux environs, d'où nous avons parti pour venir à Tréviglio, où je fus reçu brigadier le 9 fructidor an 8, après avoir fait les fonctions pendant la campagne précédente. Nous avons parti de Tréviglio le 11, en passant par Crema, par Piziquitone sur l'Adda, Castiglione et Crémone le 17 et partis le 26 pour Stiane sur la ligne de Laglio ; car nous étions tous prêts à recommencer les hostilités afin de forcer l'ennemi à la paix, mais il se fit encore une trêve de quelques mois. Ainsi nous fûmes prendre cantonnement à Castelnodolo, et au bout de quelques temps, nous fûmes à Montechiaro, en face de l'ennemi, tous prêts à se battre. Mais cela se passa encore comme la première fois et chacun se retira dans son cantonnement et le régiment partit de Castelnodolo le 9 vendémiaire an 9 pour Crémone et partit de cette garnison le 29 en passant par 8 lieues à Bozolo, 3 à Cassal Majors et partit le 9 brumaire, 6 à Parme et revenu à Cassal Laguire, à Saint-

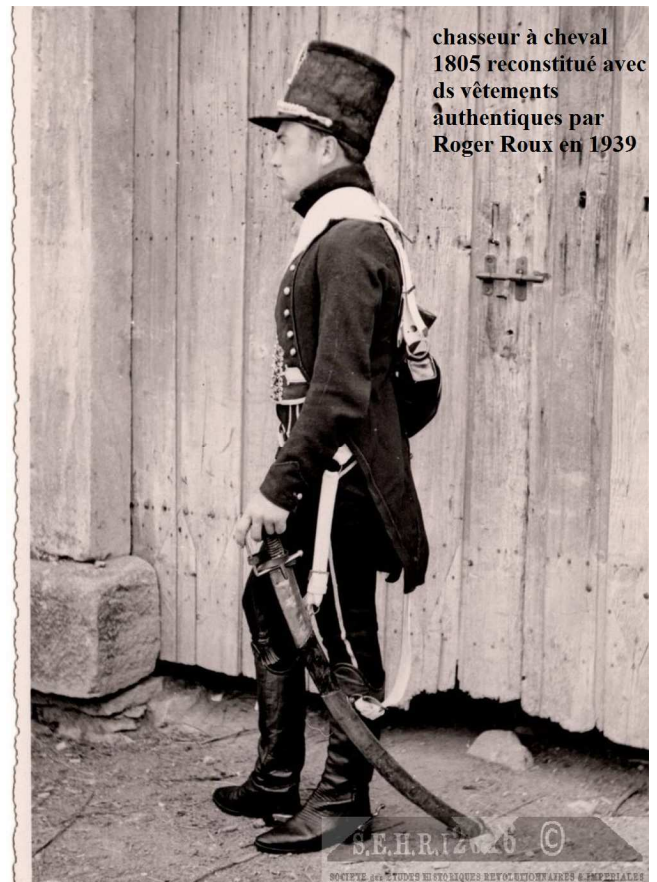
2 En arrivant à cette ville, il y avait trois jours que nous n'avions mangé de pain, ni d'autre aliment que de la viande. Nous restâmes dans cette position encore trois jours, au bout duquel temps il fallut partir pour Aquii, où il y a 9 lieues, sans rien manger autre chose que ce que j'ai dit ci-dessus et se battre en arrivant. NdA.

3 C'est le second cheval mort de Turpin.

4 La bataille se déroule à l'ouest d'Alessandria dans une plaine coupée par la Bormida sur laquelle les Autrichiens ont installé une tête de pont. Castelceriolo, Marengo, San Giuliano sont des hameaux ou des villages formant des points d'appui. C'est cette rivière que les Autrichiens vont rancr en désordre le 14 juin 1800, scellant la victoire de Marengo. C'est aussi dans la Bormida que Dunan aurait pêché les écrevisses qui rejoignirent le poulet, marauder dans les fermes et les tomates dans le plat devenu célèbre depuis.

campagne, car les apparences de paix s'évanouirent.

La division alla prendre cantonnement à Guidy, 1^{er} frimaire, car la pluie continuelle empêcha de commencer la campagne et on fut dans ce cantonnement jusqu'au 28



frimaire et alors commença la glorieuse campagne de l'an 9. Si dans l'an 7 la victoire fut infidèle aux drapeaux de la Liberté, l'an 8 et l'an 9 l'ont bien récompensé.

Campagne de l'an 9

Le 28 frimaire an 9, l'armée, sous les ordres du général en chef Brune, se mit en mouvement et attaqua l'ennemi dans la plaine de Castillon. Notre régiment chargea la cavalerie ennemi vigoureusement et fit plusieurs prisonniers, mais, s'étant un peu trop avancé et l'ennemi recevant du renfort, le régiment se trouva chargé à son tour. C'est ici où il faut sabrer. C'est là, où la valeur des hommes est éprouvée. C'est là où on acquiert le véritable honneur. Nous avons tenu tête à l'ennemi pendant environ une heure, ensuite battre en retraite à la faveur de la nuit. Jusque là nous avons perdu peu des nôtres, mais le peloton qui soutenait la retraite étant un peu pressé par l'ennemi fut culbuté dans un fossé et perdit 17 hommes.

Pendant la chaleur du combat, on demanda des tirailleurs de bonne volonté. Je n'ai jamais refusé de courir à l'honneur. C'est pourquoi je me présentai aussitôt et courus me sabrer avec les hussards hongrois dont un me porta un si fort coup de sabre qu'il cassa le mien en parant le coup. Je lui jetai la poignée à la tête et le fis tomber aussitôt d'un coup de pistolet et ensuite je me retirai afin de me procurer un sabre et aussitôt je fus rejoindre l'ennemi, sur lequel j'ai tiré ce jour-là plus de soixante coups de carabine et de pistolet. Après avoir bien tiré et sabré, la nuit finit le combat. Le lendemain, on se tirailla encore un peu.

Le 30, on livra bataille et nous chassâmes l'ennemi et prîmes la Volta avec quatre redoutes, position très avantageuse pour eux ; ils furent obligés de se retirer derrière le Mincio.

Le 4 nivôse, le général ordonna de jeter les ponts sur le Mincio au moulin de la Volta, il passa une brigade sans trouver beaucoup de résistance. Mais aussitôt, toute l'armée ennemie se porte sur ce point. Il se fit une terrible bataille ; deux divisions françaises se battirent toute la journée contre presque toute l'armée autrichienne. Cinq fois les Français prirent le village de Sainte-Marguerite et cinq fois ils furent repoussés. Pendant la nuit, l'armée se mit en mouvement et le lendemain on passa le Mincio, trois lieues plus haut. On fit quantité de prisonniers de guerre et on se rendit aussitôt sous les murs de Vérone contre l'Adige.

Nous voilà donc à la position où nous étions après le traité de Campo-Formio, position auquel le général Scherrer avait pris le commandement de l'armée, le 6 germinal an VII. C'est cette même rivière qui partage encore aujourd'hui la République Cisalpine et les états de Venise. Mais il faut faire voir à l'ennemi que ce n'est plus Scherrer qui commande les Français.

Nous avons passé cette rivière le 11 nivôse, sans trouver beaucoup de résistance. Mais, le lendemain, quelques escadrons d'hussards hongrois investissent nos avant-postes et aussitôt on fit monter le régiment à cheval pour en tirer raison. Aussitôt que nous fûmes en face de ces téméraires, nous chargeâmes dessus avec rapidité et aussitôt 50 ou 60 furent à notre pouvoir. L'armée nous suivit ; on se battit le reste de la journée et le lendemain on prit Vérone. On resta deux jours dans cette position, où il ne faisait pas chaud, et de là on poursuivit l'ennemi, que nous avons rejoint à Montebello et on se battit le reste de la journée avec beaucoup d'avantage. Le soir de cette bataille, je fus de grand garde où on se tirailla toute la nuit et le lendemain matin il fallut faire une découverte afin de savoir si l'ennemi était retiré. En passant auprès d'une grande ferme, il fallut entrer afin d'avoir un guide pour nous conduire, mais toutes les portes étaient fermées, barrées en dedans, ce qui nous obligea de dresser une échelle pour monter par une croisée. Plusieurs de reforçaient à qui montrait le premier, aussitôt, je monte et entre dans une espèce d'antichambre où il y avait plusieurs portes qui entraient dans des chambres. Je fus ouvrir une des portes, mais quelle fut ma surprise de trouver cinq soldats autrichiens le fusil à la main et prêts à faire feu sur moi. Je me jetai aussitôt sur le plus près de moi et je lui arrachai son fusil des mains, en criant aux autres de se rendre, ce qu'ils firent aussitôt. Je les fis descendre et les constituai prisonniers de guerre. Nous avons poursuivi l'ennemi de cette manière jusque sur le bord de la Piave en passant par Vicence, Bassano et Trévise où on nous annonça une cession d'arme, qui devait procéder à la paix définitive. Ainsi finit cette belle campagne, le 27 nivôse an IX, dont il m'appartient pas de me glorifier de la conduite que j'ai tenue dans cette campagne ; en faisant connaître aux ennemis de la République mon courage et ma valeur...

Le régiment fut prendre cantonnement à Mirano, sur le bord de la mer Baltique, en attendant que la paix fut ratifiée.

Dans cette campagne dont je viens de parler nous n'avons souffert que le froid car c'était dans la rigueur de l'hiver, mais les vivres ne manquaient pas.

Je ne m'arrêterai pas à faire une description de la belle ville de Venise. Je dirai seulement qu'elle est à trois lieues en mer et bâtie sur pilotis. Le territoire de Venise est très beau et bâti en châteaux superbes.

Nous restâmes dans ce cantonnement jusqu'au 9 germinal. Ce fut pendant ce temps que mon capitaine m'honora du grade de maréchal-des-logis, le 7 ventôse an IX.

Le régiment partit pour venir à Soncino, en passant par 3 lieues à Padoue, 6 à Esty, 7 à Legnago, 8 à Mantoue, 3 à Bozolo, 8 à Crémone, 7 à Soncino où nous avons resté jusqu'au 3 floréal, 4 lieues à Créma, 3 à Lodi, 7 à Milan où nous avons arrivé le 9 pour célébrer la fête de la paix le 10 floréal et ensuite

nous avons parti pour Turin, en passant par 5 lieues à Mayenne, 6 à Novarre, 5 à Verseil, 7 à Cressetino, 5 à Chivase, 5 à Turin le 16 floréal.

Turin est une des plus belles villes que j'aie vues dans tout mon voyage. Nous avons resté dans cette ville jusqu'au 21 thermidor an IX ; 5 à Chivasse, 7 à Ivree, 6 à 9 à Aoste, 6 à Morgée, 4 à La Tuille. C'est ici où il faut se disposer à monter le petit Saint-Bernard, par où l'armée de Bonaparte passa pour venir à Marengo. C'est la même ligne de montagne que le Mont-Cenis.

Il faut observer que depuis Ivree on est entre les montagnes jusqu'à La Tuille, le long d'une rivière qu'on appelle la Douerre, ce qu'on appelle la allée d'Aoste. En passant sur cette montagne, on laisse le Mont-Blanc à droite et le Mont-Glacial à gauche.

Au pied du petit Saint-Bernard, on trouve la ville appelée Bourg-Saint-Maurice, en Savoie. De Bourg-Saint-Maurice, 6 lieues à Moutiers, 5 à l'Hôpital, 4 à Flaverge, 4 à Enoy, 4 à Croisel, 4 à Genève, 3 à Gex première ville de la Franche-Comté⁵, 10 à Saint-Claude, 8 à Orgelet, 5 à Lons-le-Saunier où nous avons arrivé le 9 fructidor an IX.

Au 1^{er} vendémiaire an X, on m'a délivré un congé de semestre jusqu'au 1^{er} germinal. Je quittai donc le régiment à Lons-le-Saunier pour venir voir ma famille à Bonnoeil, ce que j'admira depuis longtemps, en passant par 15 lieues à Seurs, 10 à Dijon, 12 à Vits, 9 à Rouvret, 4 à Vallon, 3 à Vezelay, 4 à Clamcy, 4 à Varzay, 6 à Donzay, 3 à Cosne-sur-la-Loire où il [y] a des forges à angres, 8 à Briard, 2 à Gien, 15 à Orléans, 6 à Artenay, 11 à Chartres, 6 à Châteauneuf, 7 à Bonnoeil »



⁵ De fait, Gex n'a jamais été en Franche-Comté, sous-préfecture dans l'Ain, elle est dans la Pays de Gex, au nord du Bugey. Son bleu, le Bleu de Gex, est au XVI^e le fromage préféré de Charles Quint, qui est suzerain de Franche-Comté.